

POLAR VERT

2. ANGUILLES SOUS ROCHES

Mise en pages : Petits Papiers
Correction : Laurent Palet
Illustration de couverture : Kim Hokyoung

© Éditions Milan, 2022
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur. Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : février 2022 • ISBN : 978-2-408-02012-5
Achevé d'imprimer au 1^{er} trimestre 2022 en Espagne par Rodesa
Plus d'informations sur la fabrication de nos livres :
editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres



Tu vides tes étagères et connais déjà ce livre par cœur ? Donne-le !

Thierry Colombié

POLAR VERT

2. ANGUILES SOUS ROCHES

milan

CHAPITRE I

SANC-FROID

– Lucas ?

Lucas Royer, mon amour, mon fiancé, celui que je trahis chaque jour depuis un mois, chaque heure, chaque minute, chaque seconde. Celui avec qui je voudrais m'enfuir. Lucas Royer, l'héritier des Marées de l'Atlantique, la plus grande entreprise de mareyage de Bretagne. Et du business de civelles. Je suis prise en flagrant délit par Lucas, dans une impasse, à Pen Bron, un domaine où sera bientôt célébré notre mariage. Je suis en prise en flagrant délit en compagnie des deux gendarmes à qui je viens de montrer un vivier clandestin, des millions d'alevins d'anguilles bientôt livrés à M. Chang.

Je suis foutue.

Victoire Redord, mon agent traitant n° 1, est toujours assise dans la voiture. Marceau Soldani, mon agent traitant n° 2, est à côté de moi. Il me murmure que tout va bien se passer. Je dois penser à la légende, rien qu'à la légende. Celle des traiteurs. Pour la fête surprise. Mon cœur bat à cent à l'heure. Je tremble de la tête aux pieds, inspire longuement.

Face à nous, à une vingtaine de mètres, la camionnette conduite par mon Lucas. C'est sûr, Romain Arnoult est du

voyage. Le braconnier ne lâche plus mon amour depuis que Clovis Petitjean, celui qui conduisait le quad sur la plage, s'est retiré à Paris.

Lucas et Romain avancent lentement tandis que, là-bas, au Croizic, de l'autre côté du bras de mer, les cloches commémorent la naissance de Jésus.

– Klervi, qu'est-ce que tu fous là ? demande Lucas.

– Et vous ? je rétorque, sans réfléchir.

Les deux amis échangent un rapide coup d'œil. Je crois que je vais m'évanouir.

Un long appel de phares les oblige à lever la main pour se protéger les yeux. Un reflet attire mon regard : Romain tient un couteau dans sa main ! Sont-ils venus pour déposer des civelles ? Celles que nous devons livrer dans trois jours au client chinois ?

– Klervi, c'est quoi, ce plan ? insiste Lucas. Pourquoi tu n'es pas chez toi avec tes parents ?

– Et c'est qui, ce mec ? interroge Romain en désignant Marceau du menton.

Je suis tétanisée. Mais, soudain, je sens l'épaule du gendarme frôler la mienne. La perspective qu'il puisse utiliser son pistolet, caché dans son dos, me rassure et me glace d'effroi en même temps.

– Lui, dis-je, c'est un traiteur, et dans la voiture, c'est sa femme et son associée. Pas besoin de vous inquiéter, les gars, tout va bien.

– Un traiteur en pleine nuit, la veille de Noël ? C'est une blague ? grommelle Romain d'un ton hargneux.

Sans un regard en direction de Marceau, Lucas s'approche, me prend par le bras pour m'emmener un peu à l'écart. Romain nous rejoint aussitôt.

– Tu m’expliques ?
– Je voulais te faire une surprise...
– Je comprends que ça vous paraisse surprenant, intervient Marceau d’une voix puissante, mais la nuit du 24 décembre est le meilleur moment qu’on ait trouvé pour être sûrs que vous ne soyez pas là ! Il faut croire qu’on s’est trompés, hein, mademoiselle ?

Marceau est vraiment un acteur né.

Moi aussi... enfin, espérons.

– Tu leur as parlé de nous ? murmure Lucas.

Je me concentre sur la légende. Je dois improviser sans entrer dans son jeu, je n’ai pas le choix !

– J’avais envie de te faire une surprise, Lucas, pour te remercier de tout ce que tu fais pour moi. Comme mes parents ne sont pas venus aux fiançailles, je me suis dit qu’une grosse fête pour toi, avec Tatig et Mammig, ce serait vraiment top ! Mon père m’a donné le numéro de portable de ces traiteurs, il les connaît. Ils étaient dispos ce soir, ils sont venus repérer les lieux.

J’insiste en posant la main sur le bras de Lucas :

– Pas de souci, les gars.

J’ai l’impression que Lucas marche. Romain, en revanche... Alors, je grince entre mes dents :

– Range ta lame, Romain. Tu vas les faire flipper, là...

Victoire sort alors du véhicule, rejoint son collègue tout en remettant sa parka noire sur son dos.

– Quel dommage que Lucas ait découvert votre surprise ! déclare-t-elle avec un sourire chaleureux. J’espère que vous n’allez pas tout lui dire !

– C’est sûr, ça gâcherait la fête ! enchérit Marceau, tout aussi souriant.

Le « tout lui dire » de la major me reste en travers de la gorge. J'ai l'impression qu'elle me met en garde contre une grosse gaffe qui pourrait m'échapper.

– Excusez-nous un instant, marmonne Lucas d'un air crispé en m'emmenant encore plus loin, toujours talonné par Romain. Klervi, qu'est-ce que tu fous, sérieux ? Y a notre vivier dans la chapelle, on a 500 kilos de spaghettis dans le coffre, et toi tu fais visiter à des thugs qu'on connaît pas ?

– T'es complètement cramée, ma pauvre ! enchaîne Romain.

Lucas se tourne vers lui et lui lance d'un ton autoritaire que je ne lui connais pas :

– La ferme. C'est entre elle et moi, et je crois qu'on t'a demandé de ranger ta putain de lame !

– Je fais ce que je veux, grogne Romain. Moi, tant que je sais pas à qui on a affaire, je dors pas. C'est peut-être bien un coup tordu des képis, encore un ! Je te l'ai dit, Lucas, depuis le contrôle des douaniers, l'autre nuit, ça sent pas bon...

– Eux ? Des douaniers ? je m'écrie avec des yeux ronds.

Lucas ne quitte pas du regard son ami, qui le dépasse d'une bonne dizaine de centimètres.

– Arrête avec ta parano, OK ?

– Tout le monde sait que les képis mènent une enquête, l'accident sur la plage les a réveillés. Ils bougent de partout. Lucas, faut que je te rappelle que Clovis pilotait *ton* quad ?

J'interromps Romain en lui attrapant le bras :

– Si les douaniers avaient voulu nous taper, l'autre nuit, ils l'auraient fait avant qu'on décharge les civelles. Et on ne serait pas là pour en parler ! Mes traiteurs, des douaniers ? Et pourquoi pas le FBI tant que tu y es ! Tu regardes trop de films !

Encore une fois, je suis surprise par l'aplomb avec lequel je mens.

– Qu'est-ce que t'y connais, toi, au braco ? rétorque Romain. Arrête de faire ta petite bourgeoise et de...

Lucas le pousse du plat de la main, excédé :

– Rom, tu vas trop loin. Elle a raison. C'est bon, lâche l'affaire, là...

Le braconnier marmonne un « allez vous faire foutre », monte dans la camionnette tout en rangeant son couteau dans sa poche. Le claquement de la portière résonne contre le mur où sera bientôt accrochée la pancarte *Le Haras de Klervi*. Mon cadeau de fiançailles, prélude à une vie réglée comme du papier à musique au sein du clan Royer. La confiance aveugle que Lucas me porte renforce mon objectif : mener ma mission à bien et le sortir des griffes des gendarmes. Je vais y arriver, je dois y arriver.

– Pardon, Klervi, me glisse-t-il. C'était une super-idée, la surprise, mais laisse tomber. On organisera un truc sympa dans un restau, au chaud, tranquille. C'est moi qui t'invite, OK ?

Il me prend dans ses bras, je l'embrasse dans le cou, puis j'attrape sa main pour l'emmener devant le véhicule du faux couple de traiteurs, adossé contre la portière de la voiture.

– Lucas et son ami Romain ont été très surpris de me voir avec des inconnus : j'étais censée être chez mes parents, dis-je en essayant de décontracter ma mâchoire crispée par le trop-plein d'adrénaline. Il faut les excuser pour leur réaction...

– Pas de souci, répond Victoire. En tout cas, cet endroit est top pour organiser des fêtes ! Du moins, ce qu'on en a vu !

– Oui, ajoute Marceau, souriant, j'aurais bien aimé visiter l'intérieur, mais vous nous avez coupés dans notre élan. C'est

un lieu magique ! Vous savez qu'avant, c'était une conserverie qui fabriquait des boîtes de sardines ?

Il marque une pause avant de compléter, connaisseur :

– À l'huile d'olive, pêchées dans le port de La Turballe !

– Vous êtes d'ici ? demande Lucas sur un ton apaisé.

– De Rennes, répond Victoire. Mais on vient souvent dans le coin, on adore cet endroit, surtout l'été. Pas vrai, chéri ?

Elle passe son bras autour de l'épaule de Marceau, qui lui rend un large sourire et l'embrasse sur la joue. Une pensée me traverse soudain l'esprit : et s'ils étaient amants ? Je sais, c'est absurde. Mais je m'aperçois soudain que je ne sais rien de leur vie privée, alors qu'ils connaissent tout de moi. Enfin, presque tout.

Je sens le regard de Romain dans mon dos, sa méfiance à mon égard m'inquiète.

– Klervi, on vous ramène à Pénestin ou vous restez avec vos amis ? m'interroge Victoire, me laissant entrevoir la fin de ce calvaire. Maintenant que la surprise est gâchée, vous nous direz comment vous souhaitez qu'on procède...

– Klervi n'aurait pas réussi à me le cacher longtemps, de toute façon, plaisante Lucas. On n'a pas de secret l'un pour l'autre, n'est-ce pas ?

Je me blottis contre lui.

– Vu la fête qu'elle veut vous organiser, c'est sûr qu'elle est très amoureuse ! réplique Marceau d'une voix mielleuse. Allez, on y va, ma chérie ?

– Klervi, tu peux rentrer avec eux, tu sais, dit Lucas. C'est même mieux.

Je pousse un soupir de soulagement : je n'aurais pas aimé continuer la soirée avec Romain, dans la chapelle pleine de civelles.

Victoire m'ouvre la portière, Marceau a déjà démarré le moteur. J'embrasse Lucas sur les lèvres, lui dis « à demain »,

fais un petit geste en direction de Romain qui ronge son frein dans la camionnette.

Silence dans la voiture des faux traiteurs.

Le bruit du moteur est à peine perceptible.

En regardant le croissant de lune qui se déplace dans le ciel noir, je me dis que j'aurais dû m'en douter. J'aurais dû me douter que Lucas et Romain viendraient décharger des civelles ce soir, la veille de Noël. Ni vus ni connus. Une fête surprise ? Quelle idiote ! Est-ce qu'ils ont vraiment cru à ma fable improvisée ? Lucas, oui, peut-être... Romain, pas sûr.

– Félicitations, dit soudain Victoire dans mon dos, en posant la main sur mon épaule.

C'est la première fois qu'elle me touche.

– Sacré sang-froid, souffle Marceau. Tu as été parfaite.

– N'hésite pas à nous contacter si besoin, avant la première grosse livraison de civelles, ajoute la major dans un bref sourire. C'est très important, pour nous comme pour toi. Plus tu apporteras des infos, plus le juge sera clément avec toi. C'est le prix de ta liberté...

Pour ma liberté, j'ai un plan. C'est le moment ou jamais de l'activer.

En dire le moins possible aux gendarmes.

Livrer la première tonne de civelles au client chinois, puis les deux autres.

Récupérer le pactole, plus d'un million d'euros, et convaincre Lucas de fuir avec moi.

Disparaître sans laisser de traces.

CHAPITRE 2

TIME IS MONNAIE

28 décembre.

J'ai l'impression d'être dans un jeu vidéo. *Go slow* : voilà comment il s'appellerait. Aujourd'hui, il s'agit d'aller doucement, de ne pas faire d'excès de vitesse, de respecter scrupuleusement le code de la route. Lucas, au volant du fourgon, est hyper-prudent. Il veille à ce que sa première livraison d'une tonne de civelles se passe *merveilleusement*. Il veille à ce que le client chinois de Paris, celui qui se fait appeler M. Chang, soit livré en temps et en heure. Et il veille sur ma vie.

Car, dans une heure, je servirai de monnaie d'échange auprès du client qui, d'après la légende, peut lever une armée en baissant les yeux. *Go slow*, c'est un jeu auquel je joue sans arme, sans le moindre gadget qu'on pourrait attendre d'une Lara Croft de Bretagne. La règle est très simple : dans une heure, je serai gardée par M. Chang dans un endroit connu de lui seul. Je serai de nouveau libre après la livraison et la pesée des civelles. Des civelles qui rapporteront à Lucas 300 000 euros. Payés cash. Si la livraison n'est pas conforme

à ce qui est prévu, je resterai à la merci du client jusqu'à ce que les choses s'arrangent. Prise en otage...

Avant de quitter Pornichet, Lucas m'a presque rassurée, en me regardant m'habiller, allongé sur son lit.

– Le seul problème, a-t-il dit, ce serait que le Chinois nous braque la marchandise et qu'on se retrouve comme des cons, au cul du fourgon. Mais il n'a aucun intérêt à le faire, autant se tirer deux balles dans le pied. La première en cassant la confiance avec un super-fournisseur dont il a besoin... Moi ! La deuxième en se figurant qu'on n'est pas foutus d'assurer notre sécurité. Parce que, si ça se produisait, il n'imagine même pas ce qu'on est capables de faire.

Je n'ai pas relevé. L'image de Lucas avec un revolver, un « calibre » comme il dit, m'a bloqué la respiration. Un stress qui s'est ajouté à un autre : si j'ai bien informé mes agents traitants qu'une livraison allait avoir lieu à Monnaie, un village situé près de Tours, j'ai volontairement omis de leur dire que j'allais jouer les otages. Je ne suis pas censée me mouiller, je le sais. Mais tout va bien se passer. Et le jeu en vaut la chandelle.

Oui, je suis prête à jouer ma vie. Jouer ma vie pour sauver celle de Lucas. La promesse qu'il m'a faite me reste en tête : « Promis, juré, on partira. Sur le *Green Deal*, avec Jez. Avec Jez parce qu'il va se réveiller. » Je m'accroche désormais à ma mission secrète comme une tique s'accrocherait à ma cheville sur laquelle sont tatoués ces mots : *Green Deal*. On va récupérer l'argent des Royer, acheter le yacht de nos rêves et partir le plus loin possible, avec mon frère enfin sorti du coma. On filera vers l'oubli, cheveux au vent. Ce sera le *go fast* après le *go slow*.

Mais, pour le moment, on joue au *Go slow*. Un jeu où l'on peut gagner des millions à condition de respecter la règle de

base : faire confiance à l'autre. C'est à la fois fascinant et terrifiant, surtout dans ma position.

Le *Go slow*, ce sont deux convois qui relient Guérande et Monnaie en empruntant deux itinéraires différents. Environ trois cents kilomètres, un peu moins de quatre heures de route. Chaque convoi comporte trois véhicules. Moi, je suis dans le premier convoi. C'est Lucas qui, chaperonné par son oncle Lucien, a tout orchestré, jusqu'au choix des dix personnes de confiance, fidèles aux Royer, qui assurent transport et sécurité des alevins d'anguilles et de « la grande », comme m'appelle Colette, la grand-mère de Lucas, la patronne du clan Royer.

Romain tape du pied sur le tableau de bord, battant la mesure au rythme du hard rock qu'il a plein les oreilles. Il ne semble plus se méfier de moi, ou alors il fait semblant. Au volant, Lucas conduit à vitesse modérée. Surtout, respecter le code de la route. Un seul mot d'ordre : discrétion.

Assise entre les deux convoyeurs de civelles, j'écoute Yael Naim, pop and rock, voix puissante, *Dream in my head*, et je médite sur le jeu dans lequel je suis précipitée.

I got to know me better, now I could die, this is the end of the way that led me to lie.

C'est la fin du chemin qui m'a amenée à mentir.

Lucas pose régulièrement la main sur ma cuisse, m'offre des marées de clins d'œil qui se veulent réconfortants. Romain, lui, s'occupe de lire les messages qu'il reçoit sur son RedChat, un téléphone portable crypté, puis les efface au fur et à mesure. Il est sur le qui-vive, vérifie, sur la route et dans le ciel, si les flics ne sont pas dans les parages.

L'autoroute, j'ai horreur de ça : le sens unique, les barrières de sécurité, les panneaux qui disent « fais pas ci, fais pas ça », les aires de repos toutes identiques et sans âme. On a ça en

commun, Jez et moi, notre haine des autoroutes, véritable symbole du fait que les humains se foutent complètement de la nature et des animaux, et ne cessent de leur dicter leur loi, celle du bitume, des barrières et des routes meurtrières. Comment on en est arrivés là ? Évidemment, c'est le genre de réflexion que je ne partage pas avec Lucas et Romain, ils me prendraient pour une folle. Je pense à mon frère, croise les doigts pour qu'il se réveille à temps pour partir sur le bateau avec nous.

Les lignes blanches s'engouffrent sous le fourgon, un rapace plane au-dessus d'un pont gris qui nous protège une petite seconde de la forte averse. Une puissante voiture nous double, on a juste le temps de voir un enfant, assis à l'arrière, qui nous tire la langue. Romain lui répond en l'imitant ; on rigole, ça détend l'atmosphère.

– Plus qu'une heure, déclare Romain. Toujours rien à signaler, ni devant ni derrière. Cool.

Devant, ce sont deux hommes proches du clan Royer, qui ouvrent la route à environ trois kilomètres de nous, dans une Volvo. Pas chic, mais costaud – comme Romain, en somme. Derrière le pare-brise, deux paires d'yeux aux aguets, un scanner pour écouter les flics sur les ondes, une boîte magique pour repérer les radars, sans oublier le fameux téléphone noir connecté au réseau crypté RedChat. La voiture « ouvreuse » éclaire notre route : s'il y a un souci, un barrage des douaniers par exemple, hop ! échange de textos, on sort de l'autoroute ou on se prépare mentalement. À cinq cents mètres derrière nous, il y a la « suiveuse », qui assure notre sécurité et peut nous récupérer si l'on doit abandonner le fourgon – aussi appelé la « porteuse ».

D'un ton naïf que je maîtrise à merveille, je leur demande pourquoi on s'inquiète des képis : on n'a rien à craindre

puisque, en sa qualité de salarié des Marées de l'Atlantique, Lucas peut brandir le certificat de transport, le fameux « passeport des civelles » qui l'autorise à livrer des clients au marché de Rungis, la grande halle de la France située près de Paris. Ça passerait crème, non ? Comment les képis sauraient-ils que nos civelles sont destinées à la contrebande ?

Les deux gars éclatent d'un même rire nerveux. Le problème, ce n'est pas le transport puisqu'on a le passeport. Le problème, ce serait de se faire taper quand on refile la marchandise au client. Le flag, c'est notre pire ennemi. On a des bras pour porter les caisses de civelles, se battre s'il le faut, mais sans cerveau on n'évitera pas les flics et les emmerdes. Voilà pourquoi on est si nombreux et, sans aucun doute, armés. On ne sait jamais, plaisante Romain : haut les mains, vous êtes pris en flag !

J'approuve en levant les mains tout en rejoignant le concert de rires qui envahit l'habitable, bientôt interrompu par Lucas, qui pose une main sur ma cuisse et me fait signe de lire le texto qu'il vient de recevoir sur son RedChat :

Changement de dernière minute – laisse colis parking du super U château la vallière.

Pour le reste, tu poursuis jusqu'au rdv prévu.

Les deux amis se regardent, dubitatifs. Je sens Lucas hyper-tendu. Il demande à Romain de transmettre le changement de programme à l'ouvreuse et à la suiveuse.

– Dis à Alex de passer devant, et d'aller veiller au grain, OK ?

Alex, c'est Alexandre Petitjean, l'homme à tout faire du clan, l'homme de confiance de l'oncle de Lucas, Lucien.

– C’est quoi, le problème, Lucas ?

La tension dans le véhicule ravive mon angoisse. Je perds soudain mes moyens, grosse envie de tout plaquer. Il suffirait que je simule un gros mal de ventre pour que le fourgon des Marées de l’Atlantique s’arrête, que je n’aille pas jouer les otages dans un coin paumé de la France. Je rentrerais chez moi, prendrais mon courage à deux mains... Envoi d’un texto à « Marcel » : *Stop, j’arrête tout*. Comme par magie, ma vie reviendrait en arrière, avant ce fameux moment à plancher sur ma dissertation : *Toute œuvre d’art est-elle un beau mensonge ?* Je monterais sur le dos de Torka, Jez me suivrait sur Torpédo, une course de folie sur la plage comme nous avions l’habitude de le faire.

L’uchronie me nargue, on dirait. Cette possibilité de réécrire l’histoire avec des « si », l’Histoire avec un grand H. Je suis hantée par le FLOU, le mystérieux Front de libération de l’océan et de l’uchronie, créé par mon frère. Mais non, là, impossible de faire demi-tour. Sur ma cheville gauche, le tatouage *Green Deal*; autour de mon doigt, un anneau qui m’attache à Lucas. Dans une heure, je serai prise en otage et devrai assurer comme jamais, voilà la seule vérité.

Lucas se gratte les poils d’une barbe de cinq jours qui assombrit son visage d’ange. Même s’il est beau à mourir, je dois rester concentrée.

– Le problème n° 1, me répond-il, c’est que le Chinois sait qu’on vient juste de dépasser Angers, et il nous oblige à quitter l’autoroute pour prendre des petites routes. C’est bizarre...

– Comment il sait qu’on vient de dépasser Angers ?

– Il doit nous faire suivre depuis le début.

– Flippant...

– Pas tant que ça, intervient Romain. S’il nous surveille, c’est pour notre sécurité. Qui sait, il a peut-être même une taupe chez les kékis, un mec qui le renseigne...

– Le problème n° 2, poursuit Lucas, c’est qu’il impose sa loi et croit qu’on doit lui obéir au doigt et à l’œil. Il n’a pas encore compris que le boss, c’est le fournisseur...

Il est piqué au vif, blessé dans son amour-propre.

– Romain, dis au Chinois qu’on n’est pas des...

– Lucas, non, je le coupe. C’est pas le moment de s’embrouiller avec lui... T’as oublié que c’est moi qui vais être la caution ?

Je cherche ses yeux, il m’offre des rétines en forme de lames de rasoir et un bref sourire. Ouf. Pour une fois, Romain adhère à mon conseil en opinant du chef. Je viens de marquer un point, ce n’est pas trop tôt : après ce qui s’est passé à Pen Bron avec mes faux traiteurs de Noël, je dois veiller à ne pas lui tendre le bâton pour me faire battre, je dois éviter de renforcer sa parano...

On quitte l’autoroute, rejoint la départementale, laisse l’aéroport d’Angers derrière nous avant de filer droit vers le rendez-vous qui, bien sûr, me hante de questions : où vais-je aller ? Qui va me surveiller ? Comment vais-je être traitée ? M. Chang va-t-il rester avec moi ? A-t-il vraiment mené sa petite enquête sur moi et, si oui, qu’a-t-il découvert ? Et pour finir... si ça part en vrille, qu’est-ce que je fais ?

Après avoir contourné plusieurs villages et longé des vignobles de la Loire, le fourgon ralentit pour traverser Château-la-Vallière, jusqu’au parking du supermarché. On n’a pas reçu de message d’Alexandre, ce qui veut dire qu’il n’y a pas de problème ; ils n’ont rien vu qui puisse laisser penser que le client va nous faire un sale coup.

Alors qu'on roule au pas sur le parking, un cycliste nous double. L'individu, qui porte un imperméable noir et une capuche sur la tête, nous fait signe de le suivre. Lucas obéit sans rechigner. La capuche nous mène jusqu'à un camping-car blanc, long et paraissant tout neuf, puis nous indique que nous devons nous arrêter et disparaît de notre champ de vision. De l'autre côté d'un grillage, j'aperçois l'enseigne lumineuse d'une pizzeria, rouge et noire.

– On y est, dit Lucas en stoppant le moteur avec un sourire enjôleur. On laisse le colis ici.

– Lequel ? je demande sans réfléchir.

– Toi.

CHAPITRE 3

M. CHANG

Une grosse Audi noire vient se parquer près de nous. Je n'aperçois pas nos deux voitures, nos escortes du jour, mais elles ne doivent pas être très loin, si j'en crois les échanges de textos qui animent les doigts de Romain. Le *Go slow* est temporairement à l'arrêt. Vu du ciel, ça doit un peu ressembler à un campement où nous jouons les Indiens face aux cow-boys qui vont emmener un otage dans leur diligence. Pourvu que ça ne tourne pas à la fusillade !

De l'Audi sortent deux femmes. Chacune ouvre un large parapluie noir, un abri sombre pour M. Chang, qui porte toujours ses lunettes aux verres bleutés. Il nous regarde par-dessus, passe entre notre fourgon et le camping-car, ouvre la portière latérale de ce dernier et s'engouffre à l'intérieur.

Lucas me serre légèrement la cuisse, avant de tapoter sur mon genou pour m'encourager à suivre Romain à l'extérieur. J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure, impossible de garder mon calme.

Sous les parapluies, Romain rejoint les deux femmes aux mains tatouées et reste entre les deux véhicules. Je monte la

première dans le camping-car, suivie de Lucas. Ça sent le neuf, deux banquettes sont placées de part et d'autre d'une table, un coin cuisine sépare l'arrière du devant. Le client nous invite à nous asseoir avant de regarder sa montre.

– Je ne vous demande pas si vous avez fait bonne route...

– Non, vous le savez, puisque vous nous suivez depuis ce matin, réplique Lucas.

– On ne prend pas chat sans mitaines...

J'ai une pensée pour mes gendarmes. Nous surveillent-ils de près ? Quelle va être leur réaction s'ils me voient rester dans le camping-car ? Que vont-ils comprendre ?

M. Chang et Lucas se toisent de longues secondes, on croirait assister à une partie de poker.

– Pourquoi avez-vous changé le plan ? Un problème ?

– Pas du tout, mais on n'est jamais trop prudent. Ne t'inquiète pas pour ton associée : elle va rester ici jusqu'à ce que tu sois payé, comme prévu. Je te dirai où la récupérer ; ça ne sera pas très loin d'ici. Des questions ?

Lucas secoue la tête en serrant les mâchoires. Il se lève tandis que M. Chang attrape son téléphone et compose un numéro. Mon portable se met soudain à vibrer, ce qui nous fait sursauter, Lucas et moi. J'ai les joues en feu : notre hôte vient de me piéger.

– La prochaine fois, évite de te balader avec des portables qui ne sont pas cryptés, *petit*, dit-il rudement. Sinon, c'est elle qui paiera les pots cassés.

Il a prononcé le mot « petit » avec la même suffisance que lorsque nous l'avions rencontré sur le yacht. Pris en faute, Lucas ne relève pas, ne bronche pas, il opine légèrement et me tend la main. Je lui donne mon téléphone, avec une boule au ventre : pourquoi n'ai-je pas pensé à le mettre en mode

avion ou à l'éteindre ? Ça m'aurait drôlement rassurée de l'avoir, au cas où... Et puis, pourvu que Lucas ne consulte pas mon répertoire pour découvrir le mystérieux « Marcel » qui s'y trouve – c'est le nom de code donné par mes agents traitants pour les joindre. Pourvu que « Marcel » n'envoie pas un texto !

J'évacue le trouble qui me paralyse en faisant tourner l'anneau autour de mon doigt et en repensant à la carte de visite que Marceau m'a donnée après la scène flippante du 24 décembre : « Édith & Marcel, Traiteurs ». Les prénoms d'une chanteuse et un boxeur mythiques pour accompagner la légende que je pourrai servir à Lucas s'il se demande qui est Marcel. Édith Piaf et Marcel Cerdan, deux amoureux au destin tragique, un peu comme Lucas et moi.

Mon homme me pose un bisou sur la joue, avant de me lancer avec ses yeux brillants un message que je comprends parfaitement : « Il a continué à enquêter sur nous, il a ton 06... S'il te pose des questions, fais gaffe ! » Je fais un oui discret de la tête, et ferme les yeux lorsque la porte se referme.

M. Chang me lance un bref sourire, puis pianote sur son portable noir – un RedChat, j'imagine – tandis que, dehors, le bruit des moteurs s'éloigne. Le convoi des civelles s'en va pour une destination qui m'est inconnue ; le camping-car se met en route pour une destination que je ne connais pas plus. Je reste là, à ne rien faire si ce n'est observer les doigts du trafiquant qui, je suppose, sécurisent les routes des deux convois, le lieu de la livraison et celui du paiement. À moins qu'il continue à se renseigner sur moi et sur ma famille ?

Les stores du véhicule sont baissés, impossible de savoir où nous allons. À l'aveugle, je compte les ronds-points, les

moments où nous nous arrêtons – stop ou feu rouge ? – tout en essayant d’estimer le temps qui s’écoule. Vingt, trente minutes ?

Le moteur du camping-car arrête soudain de tourner.

Est-ce l’une des deux femmes aux parapluies qui est au volant ? Y a-t-il une troisième personne à l’avant ? Il était prévu que nous irions à l’hôtel. Pourquoi avoir décidé de me mettre dans cette roulotte moderne ? Pour brouiller les pistes ? Faire en sorte que personne – pas même moi – ne sache où je suis ? Ça me colle des frissons.

M. Chang se lève, ouvre un placard, en sort une pile de magazines qu’il pose devant moi. Je prends le premier, *Yachts*, attirée par la photographie d’un bateau qui coupe la mer en deux et qui ressemble à notre *Green Deal*. Je le feuillette avant de croiser le regard de mon ravisseur.

– Où sommes-nous ?

– À l’abri des regards, répond-il en détachant les syllabes.

Comme s’il allait vraiment répondre à cette question !

Il est confortablement installé sur la banquette, ses yeux passent d’un écran de téléphone à un autre – j’en compte cinq, tous noirs, qu’une des deux femmes lui a remis en prononçant quelques mots dans une langue asiatique.

Je me décide à faire la conversation :

– Est-ce que vous mangez des civelles ?

Il me fixe par-dessus ses verres bleutés pendant un temps qui me paraît une éternité.

– C’est toi, la civelle ?

– Pardon ?

Il sourit brièvement.

– Tu parles de toi, petite civelle de Pénestin ? Tu as peur que je te mange ?

Pénestin ! Il sait où j'habite !

– Non, je murmure, je voulais vraiment parler des petites anguilles...

– De quoi as-tu le plus peur ? dit-il en se levant, l'œil toujours posé sur ses téléphones.

Je ne m'attendais pas à cette question, mais la réponse sort toute seule :

– Qu'il arrive malheur à Lucas. Et vous, de quoi avez-vous le plus peur ?

– Je n'ai pas peur de grand-chose. De la mort, sans doute, comme la plupart des gens. Mais la confiance en soi est bonne conseillère tant qu'on est honnête avec soi-même, conscient de ses forces et de ses limites.

J'émetts un faible sourire :

– Je me souviens de ce que vous avez dit sur le yacht : « sans confiance, pas de loyauté... »

Il marque un temps d'arrêt, s'approche. Je n'avais pas remarqué à quel point ses doigts sont fins, tels ceux d'un pianiste ou d'un chirurgien.

– Dans mon métier, le trading, explique-t-il, il est indispensable d'évaluer ce dont on est capable ou non. La difficulté consiste à savoir où se situe cette frontière.

Je suis un peu sidérée de l'insistance de cet homme à parler de confiance ou d'honnêteté, envers les autres, envers soi-même, alors qu'il passe sa vie à spéculer sur la rareté d'une espèce en voie de disparition... et je ne sais quelle autre marchandise.

– Le trading, qu'est-ce que c'est exactement ?

– Ça consiste à vendre et acheter, et à louer aussi.

– Louer quoi ?

– La permission de faire du business, clean ou pas.

– Ça ne s’achète pas ?
– Que veux-tu dire ? me demande-t-il.
– Eh bien, j’imagine que pour blinder le business de civelles, vous achetez des complicités, celles des douaniers par exemple, non ?

– La rue, la route, la rivière appartiennent à la puissance publique. Moi, comme d’autres, j’en loue une toute petite partie, pour passer entre les filets de la loi, pour marcher à côté de ceux qui sont censés l’appliquer, tu comprends ? On ne peut pas acheter la puissance publique, on ne peut que la louer.

M. Chang tire sur sa cigarette électronique, prend un téléphone. Pas une expression, pas une ride ne modifie son visage. Depuis une heure ou deux – j’ai perdu le fil du temps –, il parle régulièrement avec de mystérieux interlocuteurs, en français, en anglais ou, j’imagine, en mandarin. Il ne dit quasiment que des chiffres et des « points » : « Deux points et demi, cent mille, dix jours. » De quoi parle-t-il ? Est-il déjà en train de vendre les civelles à des clients étrangers ? Je note ces détails dans un coin de ma tête, pour en parler à Lucas... Peut-être qu’il comprendra, lui.

C’est sans doute parce qu’il sait que je ne comprends rien qu’il s’autorise à agir devant moi – pour autant que ce qu’il fait soit interdit. En tout cas, cet homme est une véritable machine, capable de répondre à plusieurs téléphones presque en même temps. De mon côté, je tourne et retourne l’anneau autour de mon doigt, espérant que cela enverra des ondes positives à Lucas qui doit être en train de décharger la tonne de civelles. Je regarde le magazine, me renseigne sur ce qu’on est en droit d’attendre d’un yacht à un million d’euros, et surtout son mode de fonctionnement. Déjà, il faut un sacré équipage, à commencer par un bon capitaine... Je n’y avais pas pensé !

M. Chang m'offre un thé japonais accompagné du fameux fondant baulois. Un gâteau au chocolat, clavier meringué, notes caramel et beurre salé, le tout nappé d'un coulis de framboise, dont le secret, paraît-il, est bien gardé. Une tuerie ! Ça me rappelle les chocolats que Victoire Redord m'a offerts à l'hôpital, la première fois que nous nous sommes vues. Et cette pensée réveille mon angoisse. Le trader a-t-il piraté mon portable, mon ordinateur ? Est-il en train de faire vérifier tous les numéros de mon répertoire ? A-t-il la possibilité de consulter les messages échangés avec « Marcel » même s'ils ont été supprimés ? Est-il un as de la cybercriminalité, qui échange sur le darknet des civelles contre des bitcoins ou des armes ?

– As-tu revu ton discours sur les remparts ? me demande-t-il soudain.

Il est bien en train de se renseigner sur moi.

Il me tend un téléphone, coque en bois sur laquelle sont gravés les cinq continents, et me demande d'appuyer sur « play ». Sous la vidéo, un titre : *Le Discours de Klervi Marzan, remparts de Guérande, #MaréeVerte*, et un chiffre qui me donne le tournis, moi qui n'ai jamais voulu voir cette vidéo : plus d'un million de vues !

« Les portes de Guérande sont fermées, comme du temps où l'on devait laisser la peste dehors. La menace est bien réelle aujourd'hui aussi : bientôt, la mer aura tout détruit et sera au pied de la cité médiévale. Ce sera le dernier siège, celui réalisé par la nature furieuse. Depuis un mois, je suis en première ligne, témoin du changement climatique qui nous emportera : d'abord la tempête Zelly, puis l'accident dans la baie. Ma mère a porté plainte contre la France pour inaction sanitaire et climatique, il y a quelques

jours. Mon frère est entre la vie et la mort. Mon cheval est mort, asphyxié par un poison qui a envahi notre Bretagne... »

Je suis impressionnée par mon aisance. J'ai l'air tellement habitée par mon discours. C'était il y a environ un mois, j'ai l'impression que cela fait une éternité. Que peut bien en penser M. Chang ? Quelles conclusions en tire-t-il à mon propos ? Bizarre, cette petite trafiquante de civelles qui tient des discours écologiques faisant un million de vues sur le Net, n'est-ce pas ? Eh oui.

«... Il y a un dicton, dans la région, qui dit : “En mer, le plus grand danger, c'est la terre.” Rendons notre terre à nouveau vivable. »

Mon discours se termine, je reste sans voix.

– *En mer*, reprend M. Chang, *le plus grand danger, c'est la terre*. D'où te vient ce dicton ?

Je suis sûre qu'il connaît déjà la réponse, alors autant jouer franc jeu.

– Mon père était patron pêcheur.

– Faisait-il allusion à ta mère, restée à terre ?

– Je suis obligée de répondre ?

– Pas du tout, mais quitte à tuer le temps...

Que cherche-t-il avec ces questions intimes ? Pourquoi le camping-car n'avance-t-il toujours pas ? Et pourquoi n'a-t-on aucune nouvelle de Lucas ?

L'homme repousse ses lunettes sur l'arête de son nez.

– Jusqu'où es-tu prête à aller pour découvrir ce qui s'est passé sur la plage ce jour-là ?

Je prends une longue inspiration.

– Je le saurai bientôt.

– Vraiment ?

– Jez, mon frère, va se réveiller – avec toute sa tête. Il me dira ce qui s’est passé.

– Et s’il meurt ?

M. Chang me pousse dans mes retranchements. J’ai les mains moites, il faut que j’élude sa question.

– S’il meurt, je vous chargerai de mener l’enquête. Je suis sûre que ça vous amusera.

Il éclate d’un rire fort, me serre la main en broyant mes doigts au passage :

– Pari tenu !

J’ai perdu une occasion de me taire. Avec ses histoires d’honnêteté et de loyauté, il serait bien capable de le faire... et de découvrir que je suis l’espionne de service.

Je prétexte un coup de fatigue pour m’allonger sur la banquette. Les yeux fermés, je pense à Jez, à son sourire éblouissant quand il gagnait un combat de catch contre notre père, sur le sable, en bas de chez nous. Mon Tatig, qui n’était plus assez souple pour lutter contre ce jeune homme aux muscles saillants.

– Klervi ?

J’ouvre les yeux face au sourire de Lucas. Enfin ! Je me lève d’un bond, l’étreins comme jamais en recevant une marée de bisous dans le cou. À l’oreille, il me glisse :

– Time is Monnaie.

Je repense à mon téléphone, me rappelle que je dois être prête à lui servir ma petite légende si jamais « Marcel » a envoyé un message.

M. Chang tapote sur l’épaule de Lucas :

– J’ai un dernier mot à dire à Klervi... en privé.

Lucas acquiesce et s’éloigne.

– Combien de téléphones y avait-il sur la table ? me demande le trader.

Je fais semblant de réfléchir.

– Cinq.

– On va passer un deal tous les deux.

Je croise les bras, attendant la suite. Vivement que je sorte de ce camping-car pour prendre un grand bol d'air !

– Dorénavant, tu fais partie de mon premier cercle, celui de la confiance.

– Oui ?

– Si un jour je me fais arrêter, poursuit-il, il ne vaut mieux pas, pour toi et ton *petit* Lucas, que l'on me parle des cinq téléphones. Message bien reçu ?

Je fais oui de la tête, pétrifiée. Il m'ouvre la porte et me souhaite bonne nuit.

– Qu'est-ce qu'il voulait te dire de si important ?

Je crains que les soupçons du client éveillent les doutes de Lucas.

– Il m'a reparlé de confiance...

– C'est son obsession ! En tout cas, tu as été géniale ! Mission accomplie : 300 000 euros dans la poche !

– 200 000, je rectifie. Il faut enlever les 100 000 que tu dois aux fournisseurs.

Mon prof de maths serait fier de moi...

Lucas éclate de rire et m'embrasse sur les lèvres, les yeux pleins d'étoiles :

– Je vois que le métier rentre vite ! Colette, à la retraite ! Klervi, à la baguette ! dit-il en mimant un chef d'orchestre. Allez, viens, on va fêter ça !

Je regarde autour de moi, aperçois l'enseigne de la pizzeria. Le camping-car n'a fait qu'un tour dans le quartier, pour revenir à son point de départ. Trop fort, M. Chan !

CHAPITRE 4

FOLLOWEUSE

Mes agents traitants m'ont donné rendez-vous derrière le centre hospitalier de Saint-Nazaire. Par texto, « Marcel » m'a demandé de « blinder mon trajet ». Pourquoi dois-je faire si attention ? Ce n'est pas la première fois que je les retrouve à cet endroit, et il est normal que j'y aille pour rendre visite à mon frère. Les gendarmes me testent-ils ? Ont-ils des infos qui leur laissent penser que je suis surveillée, comme le lait sur le feu, par le clan des Royer ou celui de M. Chang ?

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas droit à l'erreur. Ça s'improvise ? Non. J'ai trouvé des conseils sur Internet en tapant juste « casser une filature ». Tout en lisant, je me suis rappelé le moment où Lucas, dans le métro parisien, m'a tirée sur le quai avant que les portes de la rame se referment. Il n'avait pas peur des flics, non, mais du client chinois : « Il connaissait ton nom et savait où j'avais acheté ma veste. » Depuis, le trader a aussi déniché mon numéro de portable et il sait où j'habite...

Je quitte l'appartement de Lucas, croise Colette à qui je fais une bise, une caresse à Minette. Je sors dans la rue, retrouve

le bord de mer, monte dans le premier bus qui file vers la gare de La Baule. Je fais un petit tour dans la rue commerçante, lèche les vitrines, sans oublier – c’est une règle de base – d’utiliser le reflet de la vitre pour identifier un éventuel filocheur, jeune ou vieux, femme d’affaires ou skateur... Surtout, ne pas mettre les écouteurs, être aux aguets, en permanence.

Il est à peine 14 heures, je dois être dans deux heures à l’hôpital. La rue grouille de monde, pas une ombre sur mes talons. Je retourne sur mes pas, jette un nouveau coup d’œil dans la vitrine d’une agence de voyages quand j’aperçois une femme qui s’arrête près de moi. Je ne vois pas son visage, préfère ne pas lui montrer le mien.

Je traverse la rue, elle me suit. Je me dirige vers la gare, le pas lent, tourne deux fois la tête après avoir pris la précaution de mettre ma capuche. Elle doit avoir la quarantaine, jean, baskets, parka bleue, et s’est arrêtée pour parler dans son portable. Ou faire semblant. Est-ce que je me fais des films ? Est-ce que je deviens aussi parano que Romain ?

Je profite de l’arrivée d’un bus pour me glisser à l’intérieur, vais m’asseoir près de la seconde porte, à l’arrière. La femme monte à son tour, salue de la main le chauffeur, reste debout, le regard rivé sur son téléphone. C’est sûr, elle me suit. Surtout ne pas flipper, mais aller jusqu’au but que je me suis fixé : la semer. Si c’est un test de mes gendarmes, autant leur montrer que je suis hyper-vigilante. Si c’est autre chose...

Le bus file sur l’avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, l’artère principale de La Baule. Le soleil joue à cache-cache avec de gros nuages noirs, il me réchauffe le visage et me donne du courage.

Je laisse passer trois arrêts, ne cherche pas à croiser le regard de la followeuse, l’ignore, me lève enfin, sors dès que la porte

s'ouvre. Puisque je suis loin de la gare, je n'ai pas d'autre choix que de sauter dans le premier taxi et filer vers Saint-Nazaire, à une demi-heure de route environ. J'inspire longuement, tout va bien se passer, il faut juste que j'allie improvisation et concentration. Qui est cette femme ? Une flic ? Surtout, ne pas la regarder.

Je me rends compte que je suis près de la bibliothèque Henri-Quéffelec que l'on fréquentait, Jez et moi, quand on était petits. Ma mère nous y emmenait pour y dévorer des bandes dessinées ou rencontrer des auteurs dans la salle de la Rotonde. Je me souviens du plancher grinçant, des très hauts plafonds, de l'odeur d'encre qui planait dans les salles immenses. Ça tombe à pic. Autant semer ici la followeuse plutôt que risquer qu'elle me suive en taxi jusqu'au lieu de mon rendez-vous. Et puis, quoi de plus naturel, après une petite balade, que d'entrer dans une bibliothèque ?

D'un pas décidé, je longe l'avenue. Une boulangerie attire mon regard, j'y entre sans vraiment réfléchir. En attendant mon tour pour acheter une viennoiserie, j'ouvre l'application Taksi, renseigne l'adresse de la bibliothèque, valide. Il arrivera dans cinq minutes.

Lorsque je sors, ma poursuivante a disparu. Du moins, je ne la vois plus. Je ne m'amuse pas non plus à scruter derrière les voitures stationnées. Si elle m'observe de quelque part, ce serait une erreur. Le plus contrariant, c'est de ne pas savoir qui elle est et pourquoi elle me suit.

Je poursuis ma route. Alors que de grosses gouttes s'écrasent sur mon imperméable, je prends mes jambes à mon cou, traverse le jardin de la bibliothèque, monte un petit escalier de pierre. Je m'abrite sous le porche blanc surmonté d'un

étroit balcon et en profite pour jeter un coup d'œil derrière moi. La voilà qui traverse le jardin en courant !

J'entre dans la bibliothèque, offre un bref sourire à la dame de l'accueil, qui me souhaite la bienvenue et me demande d'ôter mon manteau dégoulinant. Je l'ignore, me dirige vers le premier rayon et ouvre le plus naturellement du monde la porte de la Rotonde. J'entends la dame crier : « Mademoiselle ! », avant de refermer la porte, le cœur battant. Une dizaine de paires d'yeux se tournent alors vers moi, des personnes âgées faisant face à un homme qui porte une longue barbe noire. Je pose une main sur ma bouche, marmonne :

– Oups, je me suis trompée...

Et je cherche du regard une sortie, celle qui va me permettre de passer de l'autre côté du bâtiment. Pas d'issue, je suis coincée !

Barbe noire m'interpelle en pointant l'index vers l'entrée :

– Mademoiselle, puis-je vous aider à retourner d'où vous venez ?

– Oui, vous pouvez m'aider : je suis suivie par une folle !

Il fronce les sourcils, je m'approche de la fenêtre.

– Voilà un bon début pour notre atelier d'écriture, n'est-ce pas ? lance-t-il, amusé, à l'assistance.

J'en profite pour ouvrir la fenêtre, grimper sur le rebord, sauter à l'extérieur et partir en courant. J'entends Barbe noire crier :

– Merci de votre visite !

Je m'arrête près d'un arbre, reprends mon souffle en scrutant les alentours. Personne.

Capuche sur la tête, je traverse rapidement le parking, rejoins l'avenue des Ondines, l'autre accès à la bibliothèque,

puis je monte dans mon taxi, qui est arrivé. J'hésite à demander au chauffeur de faire des détours, mais cela servirait-il à quelque chose ? Suis-je vraiment sortie d'affaire ?

Je pousse un long soupir, mets les écouteurs, lance une chanson d'Aloïse Sauvage :

*Alors faut s'enfuir,
On craint plus rien, faut voir plus haut,
On craint plus rien, faut voir plus loin,
Alors faut s'enfuir,
Y'a trop d'excès bientôt défaits,
Bien trop d'excès bientôt défaits,
Alors faut s'enfuir,
On craint plus rien, faut voir plus loin,
On craint plus rien, faut voir plus loin,
Alors faut s'enfuir,
Il faudra être prêt sans y avoir été préparé,
Se mentir serait mieux que de tout dire,
Faiblir en omettant tous ses désirs,
Et l'orage gronde,
On a le dos courbé par les trombes d'eau qui tombent.*

Hôpital. Entrer par la sortie, sortir par l'entrée. Parking. Personne dans mon sillage.

J'ôte les écouteurs, reconnais au premier coup d'œil le véhicule dans lequel je suis montée la veille de Noël. Je m'installe à l'avant, comme Marceau m'y invite de la main.

– Femme, baskets blanches, jean, parka nautique, capuche doublée d'un tissu rayé bleu et blanc, la quarantaine environ, dis-je sans même saluer mes agents traitants. Semée à la bibliothèque de La Baule. Vous pouvez m'expliquer ?

Victoire et Marceau utilisent le rétroviseur intérieur pour échanger un regard.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demande la major en se calant entre les deux sièges avant.

– J'ai été suivie par l'une de vos collègues, en civil. C'est bon, vous pouvez me le dire, non ?

Nouvel échange de regards, nerveux, cette fois. Victoire sort de la voiture, prend son portable, me tourne le dos pour parler à son interlocuteur. Marceau me lâche un petit sourire :

– Victoire va régler ça. En attendant, raconte-moi ce qui s'est vraiment passé du côté de Monnaie.

– Et pour la légende, on fait quoi ?

– Dans la voiture, on est en sécurité : tu pourras toujours dire que tu as fait du covoiturage pour venir voir Jézéquel à l'hôpital. Je t'écoute...

Je me racle la gorge tout en repensant à deux mots de Marceau qui me pèsent sur les nerfs : le « blinder » de ce matin, et ce « vraiment » qu'il vient de prononcer et qui semble vouloir me dicter de dévoiler toute la vérité, rien que la vérité.

Je lui fais un rapide résumé du « Time is Monnaie » – une expression qui le fait sourciller : départ de Pen Bron, onze hommes, six véhicules, deux chargés de civelles, deux voitures ouvrees, deux suiveuses. Il comprend tout de suite que cela signifie deux routes différentes pour rejoindre Monnaie. Il sait aussi que les fourgons chargés de marchandise possèdent les documents les autorisant à transporter des civelles légalement – c'est ce qui complique le travail des gendarmes ou des douaniers qui arrêteraient les véhicules : tout est en règle. Du moins, en apparence. Il sait que j'étais du voyage, mais je ne lui précise surtout pas que j'ai servi de caution. Je lui dis juste que M. Chang n'a pas voulu que je

sois présente sur le lieu de la livraison, qu'il m'a donc gardée près de lui le temps que la tonne d'alevins soit livrée, pesée et payée. Retour à Guérande de nuit, véhicules garés sur le parking des Marées de l'Atlantique. Fin.

Je lui livre les prénoms des trafiquants, et les seuls noms que je connais : Arnoult, Romain ; Petitjean, Alexandre. Je me garde bien de lui dire combien de téléphones possédait le client chinois – son avertissement a été assez clair.

Victoire rentre dans la voiture, s'assoit à l'arrière. Marceau l'interroge d'un mouvement du menton.

– On est dans la merde, lâche-t-elle.

– Pourquoi ?

– Viens dehors.

– Ah non ! je proteste vivement. Je veux savoir qui est la folleuse !

Elle inspire, puis cède :

– Klervi a raison : elle a été suivie par une collègue. Et elle a réussi à la semer.

Marceau laisse échapper un petit sourire. Est-il fier de moi, ou se moque-t-il de sa collègue qu'il ne trouve pas très professionnelle ?

– Pourquoi elle m'a suivie ?

– Je ne peux pas te le dire, répond la major.

– Sympa, la confiance.

– Tout ce que je peux te dire, c'est que la hiérarchie est au courant que tu as tout fait pour lui échapper.

– Ce n'est pas ce qu'il fallait que je fasse ?

– Si, évidemment, intervient Marceau.

– Mais, à leurs yeux, tu deviens d'autant plus suspecte, poursuit Victoire. Ils se disent que tu as quelque chose à cacher.

– Bien sûr que j’ai quelque chose à cacher : vous ne m’avez pas dit que je ne devais parler à personne de ce qu’on fait ensemble ? Vous ne m’avez pas dit de « blinder mon trajet » ?

Chacun à leur partition, ils me décrivent « le topo » – c’est leur mot.

L’enquête des gendarmes de la brigade de La Roche-Bernard comprend deux volets. Le premier doit faire toute la lumière sur les causes de la mort de Torka, mon cheval tué par le sulfure d’hydrogène, le gaz produit par la putréfaction des algues vertes sur la plage. Pour l’instant, c’est au point mort.

– C’est compliqué, commente la major.

Le second volet, c’est la tentative d’homicide involontaire sur la personne de Jez, même si Clovis, le pilote du quad, se défend toujours d’avoir poussé mon frère dans les algues. Je comprends que cette enquête n’a rien à voir avec celle menée par la cellule spéciale, dont Marceau et Victoire font partie. Un groupe secret qui a pour objectif de briser le trafic international de civelles. Et c’est bien le problème : les deux affaires sont menées par deux équipes d’enquêteurs distinctes. Les gendarmes de La Roche-Bernard pensent avoir trouvé le maillon manquant entre l’accident sur la plage et la destruction du vivier. À savoir... moi ! Klervi Marzan ! D’après eux, je suis la seule à avoir pu donner l’adresse du vivier clandestin à mon frère ! Ils imaginent que je suis de mèche avec les guérilleros en herbe qui ont écrit la lettre anonyme. Ils pensaient que me prendre en filature les conduirait jusqu’aux membres du FLOU. Victoire a essayé de leur dire de me lâcher les baskets, qu’ils allaient faire foirer son enquête, qu’en me suivant – avec si peu de discrétion en plus – ils me mettaient en danger...

– Mais pourquoi ils me jugent suspecte ? Je ne comprends toujours pas...

– Le fait que tu aies cassé la filoché renforce leurs soupçons. Alors, évidemment...

– Les cons ! jure Marceau. Maintenant, ils ne vont plus te lâcher !

– Il n’y a qu’une solution, Klervi. Tu vas devoir te faire oublier...

– Ce n’est pas possible ! tonne Marceau. Klervi a parfaitement rempli sa mission, jusqu’à semer notre imbécile de collègue ! C’est à eux de sortir du jeu, pas à nous !

– Il faut croire que, en haut lieu, le terrorisme inquiète plus que le trafic de petites anguilles, maugrée Victoire.

– Quel terrorisme ?

Ils me dévisagent une nouvelle fois avec un même air gêné.

– S’ils décident de mettre Klervi en garde à vue, poursuit Marceau, autant tout arrêter, et tout de suite. Les Royer seront sur son dos jour et nuit. Non, Victoire, c’est vraiment trop dangereux.

Et il répète, énervé :

– C’est à eux de sortir du jeu, pas à nous !

Victoire croise les bras, pince les lèvres. Le silence est interminable.

– Si je comprends bien, j’interviens, vous allez me laisser tomber. C’est ça ? Vous pensez, vous aussi, que j’ai donné l’adresse du vivier à Jez ?

Ils n’échangent pas un mot, regards fuyants.

Je sors de la voiture, claque la portière, manque de me faire renverser par une ambulance.

– Klervi, arrête, écoute-moi !

D’une main ferme, Marceau me force à me retourner. Voyant couler mes larmes, il me pose l’autre main sur l’épaule, me fixe intensément.

– Je t’ai fait une promesse, Klervi : je ne te laisserai pas tomber, tu te souviens ?

Je fais non de la tête, impossible de sortir un mot.

– Si ça peut te rassurer, ce sont des choses qui arrivent. Mais, habituellement, on ne les partage pas avec nos sources. Pas à chaud, comme ça, en tout cas. Est-ce que ce n’est pas une preuve qu’on a confiance en toi ?

J’acquiesce timidement, mes jambes me lâchent. Alors je m’accroche à lui en éclatant en sanglots. Au moment où il me prend dans ses bras, une moto nous frôle. Il m’écarte de lui, suit du regard les deux passagers casqués, marmonne un gros mot ; j’imagine son œil qui photographie la plaque d’immatriculation, note quelques détails. D’autres personnes ont-elles remarqué notre brève étreinte ? Que va en penser Victoire, qui nous observe de l’intérieur de la voiture ?

– Tu as confiance en moi, oui ou non ?

– Oui, dis-je en reniflant.

– Bon, alors je te fais une autre promesse : je vais régler le problème. Personnellement. La lutte contre la criminalité verte est une priorité, au niveau européen. D’ici trois à quatre mois, notre enquête sera terminée. Victoire et moi, on va tout faire pour que tu ne sois pas entendue par les collègues de La Roche-Bernard, on va insister sur ton engagement et le fait que tu n’es pas du tout complice de la destruction du vivier clandestin. Sans toi, on ne pourra pas démanteler le trafic de civelles.

Je le fixe de longues secondes, opine légèrement, puis tourne les talons. Je n’ai qu’une seule envie : parler à Jez, le seul à qui je peux confier mes peines, mes doutes et mes réflexions. Il faut que je réussisse à le réveiller !